

## DES IMAGES DE PAUVRES DANS LA COROPLATHIE ?

L'EXEMPLE DES TERRES CUITES  
HELLÉNISTIQUES D'ASIE MINEURE

Estelle Galbois

*Maître de conférences - Histoire de l'art grec**Directrice du Département Histoire de l'art et Archéologie - Université Toulouse - Jean Jaurès*

Si nous disposons de représentations des personifications grecques de la Richesse (Ploutos) et de la Fortune (Tychè), tel n'est pas le cas de la déesse Pauvreté. C'est que Pénia n'est pas une déesse comme les autres (aucune image ne lui est consacrée, aucun temple ne lui est dédié). Haïe des Anciens, elle est une divinité sans visage. Comme cette déesse, les pauvres ne laissent pas de traces matérielles dans l'Histoire, contrairement aux élites (portraits, riches demeures, objets de prestige, etc.), et le regard que porte la société sur eux est négatif, comme cela transparait dans les sources littéraires antiques. On peut donc s'interroger sur l'existence d'images de pauvres en Grèce ancienne : ces derniers, évoqués dans les textes, la poésie archaïque notamment, ont-ils été représentés dans les arts figurés ? Les pauvres, qu'ils s'agissent de nécessiteux, de travailleurs précaires, d'infirmités, de vagabonds, de mendiants, etc., ont-ils inspiré les artistes grecs, comme cela a été le cas du peintre Murillo à l'époque moderne (citons à titre d'exemple *Le Jeune Mendiant* du musée du Louvre) ? Sur les vases grecs, réservés aux classes sociales privilégiées, c'est moins le thème de la pauvreté que la relation dominant/dominé qui est représenté. Quelques vases mettent toutefois en scène Ulysse mendiant, figure du 'bon' pauvre. Dans la statuaire, une seule figure de la pauvreté semble avoir retenu l'attention des artistes à l'époque hellénistique : le philosophe cynique – Ulysse et Télèphe, deux mendiants héroïques,

n'ont pas été représentés sous cet aspect dans la grande plastique. Alciphron en définit l'archétype dans l'une de ses *Lettres de pêcheurs, de paysans, de parasites et d'hétaïres* écrites au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. (*Lettres de paysans* 2.38), en donnant la parole à un père désespéré qui raconte comme le comportement de son fils a changé suite à sa rencontre avec des philosophes cyniques : « C'est un spectacle atroce, effroyable, de le voir agiter sa chevelure crasseuse, le regard effronté, presque nu sous un mauvais manteau, une pauvre besace à la ceinture et, à la main, un gourdin de poirier sauvage, sans chaussures, crasseux (...) ». Cette description trouve un écho dans le portrait d'Antisthène que l'on connaît par une copie tardive d'un original du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Le philosophe est figuré debout (ce qui correspond d'après les commentateurs à la vie itinérante des Cyniques) et son apparence est négligée (chevelure longue aux mèches emmêlées, barbe épaisse peu soignée). Les images de Diogène présentent les mêmes caractéristiques. Sur une statue de la Villa Albani, le philosophe âgé, au dos voûté, au ventre mou, s'appuie sur un bâton tenu dans la main gauche, tandis que la droite tient une écuelle. Un chien est assis à ses pieds. Le sculpteur n'a pas reproduit ici le manteau de mauvaise qualité dont sont vêtus les Cyniques, et préfère le mettre en scène dans une nudité qui n'a rien d'héroïque. Si la figure du pauvre ne constitue pas un sujet de choix dans la statuaire, quid de la petite plastique ?



Fig. 1 - Homme assis râpant du fromage. Thèbes, musée archéologique, inv. 17114. D'après V. Jeammet (dir.), Tanagra, Mythe et archéologie, Paris, 2003, p. 98, n°55.

Les terres cuites grecques (ou œuvres de la coroplathie) semblent constituer un corpus privilégié pour mener une enquête sur l'iconographie de la pauvreté dans le monde grec antique, et plus particulièrement à l'époque hellénistique. Ces objets modestes ont en effet été largement diffusés en raison de leur faible coût de production dans les sociétés anciennes (bibelots bon marché, offrandes privilégiées de la piété populaire, objets faisant partie du dépôt funéraire). Les artisans semblent avoir eu une plus grande liberté que les sculpteurs dans le choix de leurs sujets, ce qui expliquerait que l'on trouve des thèmes qui ne sont pas traités dans la statuaire. À partir de la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant

J.-C., dans le matériel coroplathique de la région de Béotie, on constate l'apparition de statuettes montrant des hommes et des femmes saisis dans des activités de la vie quotidienne (auparavant les terres cuites figuraient des personnages dans des attitudes d'offrande ou de prière). Ce sont essentiellement des personnages prenant part à des activités culinaires qui sont représentés : homme râpant du fromage (fig. 1), femme assise devant un four ou préparant de la nourriture, etc. Le choix des couleurs adoptées pour ces statuettes polychromes renforce ce souci de naturalisme, parfois saisissant. Sur ces documents plastiques, les personnages sont vêtus simplement (les femmes sont vêtues



Fig. 2 - Bossu souffrant d'acromégalie. Paris, musée du Louvre, Myr 705. D'après I. Hasselin Rous, L. Laugier, J.-L. Martinez (dir.), D'Izmir à Smyrne. Découverte d'une cité antique, Paris, 2009, p. 181

du chiton et coiffées du cécryphale, les hommes portent une tunique courte ou sont nus). Les traits de leur visage ne sont pas différenciés selon les sexes et ne se distinguent pas de ceux des dieux. Ces personnages représentés au travail ont-ils à voir avec une quelconque forme de pauvreté ? En réalité, ces figurines ne sauraient être comprises comme de banales représentations de la vie quotidienne, car elles revêtent une dimension religieuse importante (certaines scènes culinaires seraient même associées au rite du mariage). Le répertoire coroplastique se renouvelle à la fin de l'époque classique, et surtout à l'époque hellénistique, sans doute influencé par les Comédies Moyenne et Nouvelles (on rencontre des personnages issus de ces pièces de théâtre comme la nourrice, le pédagogue ou l'esclave réfugié sur un autel après

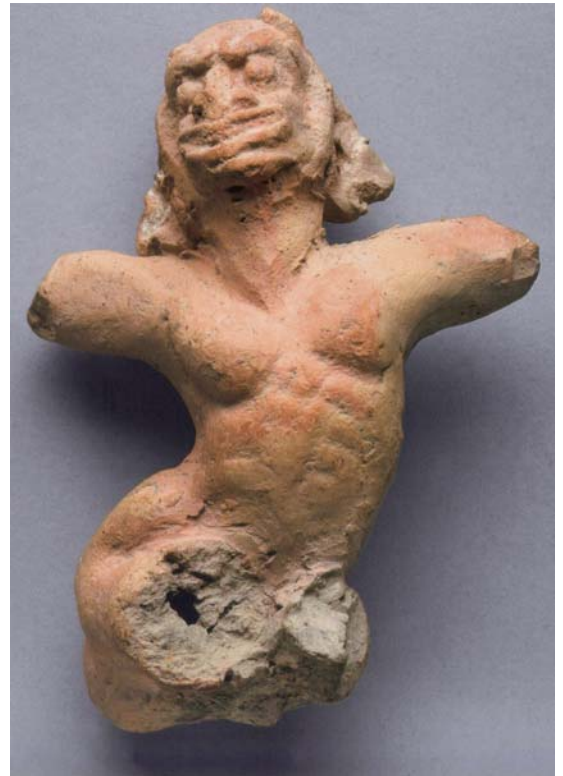


Fig. 3 - Femme saisie d'une crise de folie ou de tétanos. Paris, musée du Louvre, inv. CA 4959. D'après I. Hasselin Rous, L. Laugier, J.-L. Martinez (dir.), D'Izmir à Smyrne. Découverte d'une cité antique, Paris, 2009, p. 179

son larcin, craignant les foudres de son maître). Les terres cuites hellénistiques reproduisent également, aux côtés de types idéaux figurant des dieux et des héros, des sujets de « genre », ce que les savants allemands appellent « die realistischen Themen ». Des représentations ethniques, principalement de Noirs et de Galates, font leur apparition et semblent refléter le cosmopolitisme des grandes cités hellénistiques comme Alexandrie ou Smyrne. On compte aussi des images du petit peuple laborieux. Pour la première fois, les figurines montrant des sujets de genre insistent, avec une fascination morbide, sur la décrépitude des corps meurtris, rongés par le temps, le labeur et/ou la maladie, ou encore sur les handicaps physiques (fig. 2) ou mentaux (fig. 3). Les coroplastes semblent tirer leur inspiration des individus observés dans la rue. Ces types iconographiques sont largement répandus en Égypte et en Asie Mineure, à Smyrne tout particulièrement. On

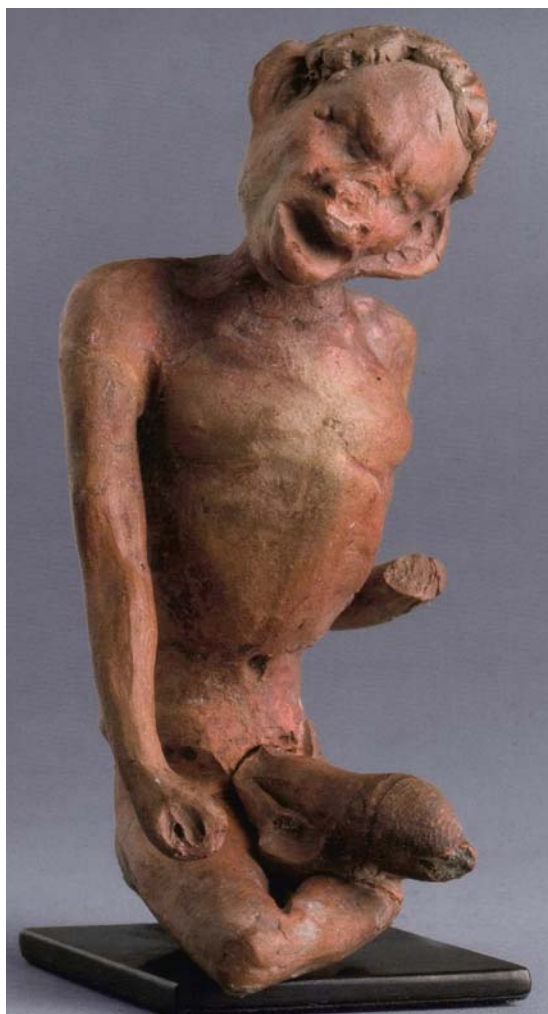


Fig. 4 - Bossu ithyphallique. Paris, musée du Louvre, inv. CA 5190. D'après I. Hasselin Rous, L. Laugier, J.-L. Martinez (dir.), D'Izmir à Smyrne. Découverte d'une cité antique, Paris, 2009, p. 175.

peut alors s'interroger sur les raisons qui ont poussé les coroplastes à représenter de tels sujets et plus encore sur les motivations des consommateurs qui achetaient ces objets modestes, dont l'iconographie était bien éloignée de l'*Idéal* grec. Dans quelle mesure ces terres cuites ne reflètent-elles pas une sorte de réalisme social, dans une perspective certes parfois outrée et sans doute symbolique ?

Pour étudier les images des pauvres, il faut au préalable s'interroger sur les critères permettant de les identifier. Les œuvres littéraires, depuis Homère, dressent des portraits de pauvres, et insistent sur



Fig. 5 - Tête de vieil homme. Londres, British Museum, inv. 1914.5-16.10. D'après I. Hasselin Rous, L. Laugier, J.-L. Martinez (dir.), D'Izmir à Smyrne. Découverte d'une cité antique, Paris, 2009, p. 157, fig. 88.

leur physionomie, leur attitude, leur costume et leurs pratiques spécifiques. Quelles images notamment pour le mendiant (le *ptôchos*) et le travailleur précaire (le *pénès*) dans la société hellénistique, deux figures de la pauvreté en Grèce ancienne, mentionnées dans les textes littéraires ?

Les mendiants se situent au plus bas de l'échelle socio-économique de la cité car, par définition, ils ne possèdent rien. Vêtus de loques, ils doivent quotidiennement rechercher leur repas. Le mendiant, perçu par ses contemporains comme un « gouffre » ou « un estomac insatiable », est une figure de la cité, car il officie dans des endroits fréquentés, donc dans un espace urbain. Dans le corpus, une figurine de Smyrne pourrait représenter l'un de ces mendiants (fig. 4). La statuette, datée du IIe siècle avant J.-C., représente un bossu ithyphallique assis. Celui-ci est nu, sa jambe droite repliée

sous sa jambe gauche, tandis que son bras droit est tendu vers le sol et son bras gauche replié, comme l'indique la cassure du bras. Ses membres sont décharnés. D'après les commentateurs, il pourrait être atteint du « mal de Pott », une tuberculose à incidence vertébrale, se signalant par une double bosse sur le dos et le thorax. Ce personnage est couronné de fleurs, ce qui indique sa participation à un banquet : il ne se livre pas ici à un acte de mendicité qui aurait pour cadre la rue. L'état d'ébriété dans lequel il se trouve (tête penchée sur le côté, bouche grande ouverte et sourcils froncés) va dans ce sens. En outre, les traits de son visage sont accentués, grotesques avec les grandes oreilles décollées et les traits de son visage déformés. Ce personnage entre dans la catégorie des grotesques à cause de sa difformité et de son attitude comique et singulière (visage aux traits exagérés et sexe hypertrophié). Le choix de montrer le mendiant de Smyrne avec le mode de représentation des grotesques met en relief son caractère ridicule. La conception de cette figurine s'inscrit dans ce qu'il convient d'appeler le « laid idéal » par opposition au « beau idéal », c'est-à-dire une complaisance dans la représentation de la laideur. Or, les mendiants utilisaient le mépris ou le rire qu'ils inspiraient à leur profit, comme en témoigne leur participation aux côtés d'infirmités, en tant que bouffons (*gelotopoi*), dans les banquets, où ils étaient « invités » pour divertir les convives. Les infirmes, amuseurs de choix pour les privilégiés, devaient être bien vite oubliés, une fois la fête terminée. La concurrence qu'ils devaient se livrer pour intervenir dans les festivités en échange de quelque nourriture ajoutait encore à leur état de précarité.

Le pénès, le pauvre qui travaille pour gagner sa vie, est également capté dans les terres cuites. En effet, un examen rapide du matériel coroplastique d'Asie Mineure tout particulièrement révèle l'existence de personnages faméliques, âgés, simplement vêtus, voire même nus, et toujours nu-pieds. Les figurines s'inscrivant dans une veine réaliste privilégient les travailleurs ruraux : paysans et pêcheurs. Elles ont été trouvées essentiellement à Myrina, Smyrne et Priène. Une tête de paysan, découverte à Smyrne



Fig. 6 - Tireur d'épine. Allemagne - Berlin, Altes Museum, inv. TC 8626. D'après I. Hasselin Rous, L. Laugier, J.-L. Martinez (dir.), *D'Izmir à Smyrne. Découverte d'une cité antique*, Paris, 2009, p. 170, fig. 89

et conservée à Londres, au British Museum (époque hellénistique), montre un homme âgé (relâchement cutané, front sillonné de rides), la bouche probablement édentée, contractée en un rictus (fig. 5). Le paysan est coiffé d'un bonnet. Les documents plastiques ne montrent jamais les personnages se livrer à une activité laborieuse, laquelle peut être déduite par le costume, les accessoires, l'attitude traduisant l'usure physique du travailleur.

Le mendiant et le travailleur, moqués par la société, apparaissent souvent dans le matériel coroplastique comme des personnages grotesques avec une attitude burlesque et un visage aux traits exagérés. C'est dans cette perspective que l'on peut

interpréter le Tireur d'épine de Priène (fig. 6). Cette terre cuite, retrouvée dans une maison et datée du milieu du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., représente un adolescent assis sur un rocher, nu-pieds, vêtu de l'exomide nouée sur l'épaule gauche et coiffé du couvre-chef du paysan. Il est en train de retirer une épine de son pied gauche. Les traits de son visage sont grossiers et déformés puisqu'il gonfle les joues, ce qui traduit le caractère fruste du garçon, et sa douleur. Cette déformation des traits du visage donne en outre une valeur comique au personnage dans le but de faire sourire le spectateur. Le thème de cette statuette rappelle le passage d'une *Idylle* (4.50-57) de Théocrite. Cette figurine se présente comme une variante burlesque d'une œuvre de la grande plastique. Il y a en effet un détournement du type iconographique, présentant une vision bucolique idéale, qui se trouve exécuté sous une forme parodique dans la coroplathie. Des paysans et des pêcheurs sont par ailleurs parfois affublés d'un sexe hypertrophié. C'est par exemple le cas d'une statuette de Myrina montrant un paysan à la tête disproportionnée par rapport au reste du corps, vêtu d'une tunique courte ceinturée et d'un manteau, en train de transporter deux lourds paniers emplis de grappes de raisin suspendus à une perche, et un petit panier dans la main droite. Il semble en équilibre instable, sa marche entravée par un sexe hypertrophié et ithyphallique. La présence du phallus surdimensionné n'est pas sans évoquer le phallus postiche des acteurs et confère à ces personnages une dimension apotropaïque, laquelle est attestée par une inscription sur la base d'une statuette montrant un garçon, le phallus démesuré, pointé vers un grand œil : « J'ai crevé le mauvais œil ». Les statuettes de paysans et de pêcheurs pourraient donc dans certains cas être utilisées dans la lutte contre la *baskania* (« le mauvais œil »). Pour obliger le regard fascinateur à se détourner de sa potentielle victime, les Grecs anciens avaient recours à des objets ridicules ou indécents. Le paysan ou le pêcheur ployant sous le poids de ses paniers et de ses amphores se trouvait investi, à cause de l'énormité de son phallus, et donc de son aspect improbable et ridicule, du pouvoir d'écartier la *baskania*.

Le regard sans compassion de la société sur les classes sociales défavorisées, tel qu'il est retranscrit dans les textes, trouve un certain écho dans la coroplathie. Les artisans ont sans nul doute trouvé leurs modèles dans les rues grouillantes des grandes métropoles hellénistiques. Mais ce sont avant tout les travailleurs ruraux qui ont retenu leur attention. Le matériel coroplathique permet d'envisager un monde moins policé que celui présenté dans la statuaire et les vases. Plusieurs critères, lorsqu'ils sont associés, permettent de reconnaître des pauvres : la maigreur, la vieillesse, la maladie, les vêtements et les accessoires qui qualifient leur activité et par conséquent leur statut, la laideur et le caractère grotesque du modèle. Le mendiant et le travailleur, laids, difformes, ridicules, au sexe parfois anormalement développé, avaient sans doute pour fonction de canaliser les énergies malfaisantes et détourner le « mauvais œil » des vivants et des morts. Il arrivait en effet que des terres cuites de ce type fassent partie du dépôt funéraire, dans la nécropole de Myrina notamment, et protégeaient le défunt dans le royaume d'Hadès. Les pauvres avaient donc une certaine visibilité dans la petite plastique de terre cuite d'Asie Mineure, à cause de leur dimension apotropaïque et prophylactique en déclenchant le « rire apotropaïque ».